6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones { à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.28 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — Trois mois / Six mois / Un An
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Mercredi 3 janvier 1906

ELECTIONS SÉNATORIALES

du 7 Janvier 1906

CANDIDATS DU PARTI SOCIALISTE

(Section française de l'Internationale ouvrière)

DELORY, député du Nord.

DELESALLE Edouard, ancien adjoint au Maire de Lille.

CARRETTE Henri, ancien maire de Roubaix.

FIEVET, conseiller général, maire de Caudry.

GHESQUIÈRE Henri, conseiller général de Lille.

MELIN Pierre, vice-président du Conseil des Prud'hommes de Valenciennes.

RASSEL, conseiller municipal d'Escaudœuvres.

SELLE, député, maire de Denain.

PARTI SOCIALISTE

Section Française de l'Internationale Ouvrière

Elections Sénatoriales

AUX DÉLÉGUÉS SÉNATORIAUX SOCIALISTES

Les délégués sénatoriaux socialistes sont priés d'assister, sans aucune faute, à la réunion qui aura lieu entre le 1er et le 2e tour de scrutin, le dimanche 7 janvier 1906, à une heure de l'après-midi, à l'estaminet, 47, rue de Béthune, à Lille.

L'on compte absolument sur leur présence, car, à cette réunion, il sera décidé, conformément au règlement de la Fédération, de l'attitude à tenir aux différents tours de scrutin.

La Commission spéciale des Elections Sénatoriales.

NOTA. — *Les délégués sont invités à se munir de leur carte d'adhérent au Parti Socialiste (S. F. I. O.), qui sera exigée à l'entrée de la salle.*

La prochaine Bataille

Les partis commencent à prendre position en vue des prochaines élections législatives ; des organisations diverses se constituent et les comités se mettent en devoir de chercher et de désigner leurs candidats.

Les partis réationnaires et bourgeois, qui se disent sûrs de la victoire parce qu'ils ont pour eux la force de l'argent et l'appui du gouvernement, montrent déjà une activité dévorante.

L'apreté des polémiques de leurs journaux et les intrigues auxquelles se livrent leurs *leaders* nous font deviner, cependant, dans quelles mortelles inquiétudes sont plongés les potentats capitalistes de notre société à la vue du flot toujours montant des revendications sociales.

Ils comprennent que les prochaines élections auront une importance capitale et ils se préparent ardemment à une lutte qui, si leurs candidats sont battus, amènera certainement la diminution de leur influence, et peut-être même la disparition rapide de leurs privilèges.

Aussi, tout en nous reprochant de nous maintenir sur le terrain de la lutte des classes, comme si nous étions responsables d'un état de choses engendré par le capitalisme lui-même, sont-ils forcément conduits aujourd'hui, dans leurs préparatifs électoraux, à grouper tous ceux qui vivent du travail des autres, c'est-à-dire la classe capitaliste, contre ceux dont le travail enrichit les autres, c'est-à-dire contre la classe ouvrière.

Dans leurs tentatives d'organisation électorale, ils ne s'adressent point, en effet, à la masse de la nation, aux prolétaires des villes ou des campagnes, aux petits employés, aux petits commerçants, aux petits cultivateurs. Ils font appel aux grands commerçants, aux grands industriels, aux grands propriétaires, aux financiers, à tous ceux, en un mot, qui ont intérêt ou croient avoir intérêt à conserver le régime économique actuel et à maintenir cette république ploutocratique, contre laquelle Pierre Leroux nous mettait en garde dès l'année 1848.

Ils sonnent le ralliement des partis de l'Argent contre le parti du Travail. A la rigueur, ils se disent républicains, mais, si, par habileté, ils déclarent ne point vouloir de roi en chair et en os, ils se démènent et se remuent pour perpétuer la royauté du Capital: Ils sont les chevaliers actifs et point désintéressés de Sa Majesté la Pièce de cent sous. Leurs comités se recrutent parmi les riches et parmi les bénéficiaires de l'inique société actuelle.

C'est la lutte des classes qui, par la force des choses, impose leur attitude à ceux-là mêmes qui affectent de la nier.

Ce n'est pas nous, d'ailleurs, qui nous plaindrons de voir ainsi se dissiper les équivoques. Sachant maintenant que le mot « républicain » ne signifie plus rien, puisqu'il est exploité par tout le monde et que les bonapartistes et les conservateurs se couvrent de cette étiquette les électeurs ne verront plus dans ceux qui solliciteront leurs suffrages que d'une part, les candidats du Capital et, d'autre part, les candidats du Travail.

Ainsi éclairé, le suffrage universel pourra se prononcer en connaissance de cause et dire s'il est partisan ou non de la domination d'une caste privilégiée sur la masse de la nation.

Je ne suis point de ceux qui croient à l'infaillibilité du suffrage universel. En régime capitaliste, les meilleurs principes se trouvent faussés dans leur application et ne peuvent produire tous les excellents résultats qu'on serait en droit d'en attendre dans une société bien organisée. Nous aurons donc à travailler, nous aussi, si nous ne voulons pas voir le suffrage universel, dominé et asservi par la toute-puissance de l'argent, faire fausse route une fois de plus et augmenter la quantité des faux députés qui, élus contre tout droit et contre toute saine raison, par leur seule force de leurs écus, font la loi au pays et le maintiennent en régime ploutocratique.

Il est bien certain, comme l'avouent d'ailleurs leurs journaux, que nos adversaires ne se préparent point à une lutte loyale et franche. S'ils combattaient contre nous à armes égles, nous n'aurions aucune peine à leur faire mordre la poussière. Aussi, forts de leur argent et de l'appui du gouvernement, s'apprêtent-ils, pour triompher, à mettre intensivement en action toutes les honteuses manœuvres et tous les moyens de corruption devant lesquels ils n'ont jamais reculé jusqu'à ce jour.

Nous assisterons, aux prochaines élections, à un véritable débordement de corruption. Les circonscriptions électorales deviendront autant de marchés où les candidats à la solde des fonds secrets et de la féodalité financière se livreront cyniquement au trafic des consciences et au petit jeu des infâmes manœuvres. Déjà des sommes considérables, versées généreusement par ceux auxquels le labeur des ouvriers donne des rentes, ont été concentrées à cet effet.

Préparons-nous donc à une lutte ardente et vive ! Dans le Var, il n'y a rien à craindre. On n'y est accessible ni aux corruptions de la féodalité financière ni à l'action des fonds secrets gouvernementaux. Mais il n'en est pas de même dans toutes les régions de la France. Il faudra cependant faire tête partout.

Maurice ALLARD.

LIBRES PROPOS

L'Eglise et la République

Depuis deux jours, c'est-à-dire depuis le premier Janvier de cette nouvelle année, la Séparation des Eglises et de l'Etat est devenue un fait accompli.

Plus aucun lien moral ne rattache l'Etat laïque aux Eglises, — et la foi est libre !

Catholiques, protestants, israélites sont placés devant la Nation, sur le même pied d'égalité que les libres-penseurs et les diverses sectes philosophiques qui n'émargèrent jamais au budget des cultes.

La rupture du « lien séculaire » s'est opérée sans douleur et, à voir églises, tempies et synagogues toujours debout ; curés, pasteurs et rabbins toujours pontifiant, on se demande s'il y a vraiment quelque chose de nouveau sous la calotte des cieux.

Encore un peu de temps, et nul pasteur d'âmes n'osera se plaindre du sort nouveau qui lui est fait, sous peine de s'exposer aux rires et aux sarcasmes, de l'ouvrier, du paysan et même du « bourgeois » qui, tout en pratiquant pour la forme, par habitude, est demeuré voltairien, comme ses ancêtres de 1789, de 1830, de 1848 et du deuxième Empire.

Les dignitaires catholiques, qui sont maîtres dans l'art d'ausculter l'opinion, sentent tellement bien que si leur « matérielle » est encore pour longtemps, assurée, leur prestige va aller déclinant, qu'ils s'empressent de remplir leurs semaines religieuses et les feuilles qui leur sont dévouées, de lamentations imitées de Jérémie, mais impuissantes à fendre même un cœur... de beurre.

Ah ! les temps sont changés, depuis le prophète. Le sentiment a fait place à la raison. Laissons les cléricaux s'en plaindre.

En tout cas, ce qui nous ne pouvons leur permettre, c'est de travestir la vérité ou, si l'on préfère, d'interpréter faussement la loi.

C'est pourtant ce qu'ils font de Bordeaux à Cambrai et de Saint-Brieuc à Nancy. Le « Verbe » se fait mensonge, sous l'empire du dépit et de la haine.

Halte-là, Messeigneurs !

L'autre jour, c'était le cardinal Lécot qui, dans une lettre pastorale, parlait de la situation de ses prêtres au lendemain de la Séparation et leur prêtait individuellement ce langage :

— « *Je vivais rétribué par un Etat qui me* » refuse aujourd'hui tout subside. Pour con» tinuer à te donner en frère les secours de » ma religion et de ma foi, il me faut vivre » d'aumône et attendre de la charité toute » seule un abri et du pain. »

Hier, c'était M. de Cambrai qui traitant le même sujet, s'exprimait ainsi au sujet de la loi de Séparation :

— « Cette loi, mauvaise en elle-même, va enlever en partie à nos églises le moyen de pourvoir décemment aux frais du culte. »

Et, du haut de toutes les chaires, tombent les mêmes affirmations osées, que les dévôts et les dévotes vont ensuite colporter de maison en maison, comme autant de paroles d'évangile !

Or, la vérité est toute autre et M. Vallée, président de la Commission de Séparation au Sénat, l'a traduite de la façon suivante, répondant ainsi, par anticipation, aux doléances des épiscopes :

« On dit que l'Eglise sera sans ressources, » qu'elle ne pourra subvenir à ses besoins. Eh » bien ! nous lui laissons en bonnes rentes » sur l'Etat et en bonnes propriétés foncières » un capital qui représente plus de 320 mil» lions. Nous lui laissons tous les édifices du » culte, depuis la plus humble église de cam» pagne jusqu'à la plus somptueuse cathé» drale. Nous lui laissons les archevêchés et » les évêchés pendant deux ans, les presbytè» res et les grands séminaires pendant 5 ans. » Alors qu'on prétend que nous voulons ré» duire les prêtres à la misère, nous leur as» surons, tant sous forme de pensions que » d'allocations, une subvention qui n'est pas » moindre de 230 millions, sans compter ce » que les communes et les départements pour» ront y joindre de leur côté. »

M. Harduin qui l'autre jour, opposait cette déclaration de M. Vallée aux jérémiades de M. de Bordeaux, concluait que c'était « altérer la vérité » que de représenter les prêtres comme privés de tout subside, privés d'églises et obligés de vivre d'aumônes, alors qu'il est notoire que l'Etat leur donne un capital de plus de 320 millions, leur laisse les églises et, sous formes de pensions ou d'allocations, 230 millions !

Nous ne pouvons que reprendre, à l'usage de nos lecteurs, les judicieuses réflexions de notre confrère, mais soyez sûrs que nos néo-martyrs n'en continueront pas moins à crier misère et à jeter l'anathème à la République.

Ainsi le veut leur bonne foi,

G. SIAUVE-EVAUSY.

CHRONIQUE

La place rouge de Moscou

LES ROMANOFF

Le hasard, sinon la fatalité, amène parfois dans les événements historiques des coïncidences qui ont un caractère vraiment tragique, et qui apparaissent à l'imagination comme une sorte de déduction logique, et inévitable, des uns et des autres à travers les siècles nombreux écoulés.

Pendant plusieurs jours, Moscou a été à feu et à sang ; on s'est battu dans les rues non-seulement à coups de revolver et de fusil, mais à coups de bombes, de mitrailleuse et de canon, entre soldats et révolutionnaires; une partie de la ville était couverte de barricades s'étendant, disaient les dépêches, sur une longueur d'une dizaine de kilomètres, et reliant entre eux les centres de la résistance, à la façon des travaux de siège. Ça été, semble-t-il, par l'acharnement et la fureur des combattants, par les exécutions sommaires et par les massacres collectifs, par l'intervention des femmes dans la bataille, par les actes de désespoir final, quelque chose de terrible et d'épouvantable, qui évoque le souvenir poignant de l'agonie de la Commune de Paris, en mai 1871. Et l'analogie se complète par ce fait que le gouvernement a dû faire appel pour la répression aux troupes misérables revenant de Mandchourie et à l'un des chefs de l'armée vaincue, dont la bravoure et les exploits personnels sauvèrent au moins l'honneur quand tout le reste était perdu, le général Mitchenko.

Parmi les points de Moscou qui furent de vrais champs de bataille, on cite la place Rouge, — qui sépare le Kremlin du Kitaï-Gorod, la ville tartare, — un des coins les plus pittoresques de la vieille capitale de la Russie, entouré d'édifices anciens, aux architectures d'une fantaisie et d'une originalité extraordinaires de formes et de couleurs. Wassili-Blagennoï, une sorte de Saint-Marc moscovite, aux multiples coupoles bulbeuses, godronnées, imbriquées et bossuées, peintes, en bleu, en or, en vert et en jaune ; la cathédrale de Notre-Dame-de-Kazan, près de la porte d'Iverski, à la façade indigo bordée de filets blancs, et la muraille rouge du Kremlin avec la porte de Spasski, à la tourelle octogonale blanche surmontée d'une aiguille d'or à pans côtelés, la porte sacrée par laquelle on ne peut passer que tête nue, après s'être signé ; et les silhouettes multicolores de la tour d'Ivan-Weliki, du clocher de l'Assomption, des toits du Monastère des Miracles, etc. : vision féerique d'un Orient d'Europe, aux contrastes climatériques violents d'hivers sibériens et d'étés de Sahara, qui en accentent l'étrangeté et l'imprévu.

Au milieu de cette place Rouge, théâtre superbe de tant d'événements historiques singuliers, qui vit passer tant de foules et de cortèges, bigarrés, tumultueux, imposants ou lamentables, de révolutions, d'émeutes, d'assauts, de couronnements, de triomphes, etc., etc., se dresse majestueusement un groupe de bronze qui représente deux personnages, l'un en costume de boyard du commencement du dix-septième siècle, et l'autre en vêtement de bourgeois du même temps, dont les gestes et l'attitude expriment une communion intime d'idéal et d'enthousiasme et de foi. Ces personnages sont le prince Dmitry Pojarski et le boucher Cosma Minine Souchorowsky, premier magistrat de Nijni Novogorod, les héros de la délivrance de Moscou, en 1612, et les promoteurs de l'élection comme czar de Michel Romanoff, le fondateur de la dynastie impériale actuelle.

Après la mort du faux Dmitry, dont le cadavre fut exposé pendant plusieurs jours sur la place Rouge, déguisé grotesquement, masqué d'un loup rouge et tenant dans la main droite un gigantesque mirliton, aux côtés de celui de son protecteur, le boyard Basmanoff, les Polonais, appelés par les partisans d'un deuxième fils prétendu de Boris, proclamé czar, s'étaient emparés de Moscou, au commencement de 1611. Mais, la Semaine Sainte de cette année-là, le peuple commença *à se révolter contre l'étranger, qui fut obligé* de s'enfermer au plus vite dans le Kremlin, pour se défendre, après avoir massacré environ sept mille personnes dans le quartier de Belgorod. Du Kremlin, les Polonais bombardèrent la ville, et l'incendièrent complètement à l'exception du Kitaï-Gorod. Alors, les chefs du fameux monastère de Troïtza, près de Moscou, Dionissy et Palitzine, envoyèrent aux habitants de Nijni-Novogorod des messages pressants, où ils les suppliaient de venir délivrer Moscou.

Sous l'impulsion et le commandement du prince Pojarski et du boucher Minine, il se forma un corps de volontaires qui, après de nombreux combats victorieux, arriva triomphalement, le 22 octobre, sous les murs du Kremlin, et, à la fin de novembre, donna un assaut définitif, à la suite duquel les Polonais, réduits à manger des cadavres, capitulèrent.

Moscou délivré de l'étranger, et, après la capitale, la Moscovie tout entière redevenue libre par la retraite du roi Sigismond, qui tenta vainement de reconquérir le pays, le clergé, la noblesse et le peuple nommèrent des députés à une grande Assemblée nationale chargée d'élire un nouveau czar. Le 21 février 1613, à la dernière séance, le nom de Michel Romanoff, fils du métropolitain Philarète, âgé de seize ans, sortit des urnes de toutes les classes de députés : et quand les délégués des boyards, du clergé et des marchands se présentèrent devant le peuple, qui remplissait la place Rouge, pour lui demander qui il voulait pour czar, toutes les voix crièrent, dans une unanime acclamation : Michel Romanoff !

Et hier, sur cette même place Rouge, autour du monument de Pojorski et Minine, on s'entretuait furieusement, les uns pour défendre, les autres pour détrôner le quinzième successeur de Michel Romanoff, aux lueurs tragiques des incendies et dans la rumeur sinistre du canon et des bombes éventrant et faisant sauter les édifices et les maisons !

Moins d'un demi-siècle après, l'incendie d'une partie de Moscou par les Polonais, au commencement du règne d'Alexis, le deuxième czar de la dynastie des Romanoff, en 1648, une insurrection nouvelle éclatait dans la vieille capitale, accompagnée d'incendies violents et du pillage de nombreuses maisons de boyards et de hauts personnages de la cour, qui, aux yeux du peuple, se montraient trop favorables à l'importation de coutumes et de lois des pays étrangers. La création d'une ferme des tabacs avait surtout provoqué la colère des habitants, qui s'en prirent tout d'abord, en l'assassinant, au juge Plestcheef, l'initiateur de cette inopportune réforme financière.

Les incendies semblent être une forme spéciale des insurrections moscovites ; elles ne vont jamais les unes sans les autres, très vraisemblablement par suite de la facilité et de la rapidité d'extension du feu qu'amenait, en ce temps-là, le mode exclusif de construction en bois des maisons et des édifices. En 1547, déjà, à l'instigation de quelques boyards jaloux de la faveur politique de certains personnages de la cour et apparentés à la czarine, le peuple s'était révolté et avait allumé des incendies qui ne firent pas moins de 1.700 victimes ; le czar dut quitter le Kremlin et se réfugier dans un village voisin de Moscou, Worobiowo, où il avait une résidence d'été ; la cathédrale et les palais furent pillés, et les personnages prétexte de la révolte furent massacrés, avec tous leurs serviteurs et tous leurs amis.

Les incendies furent aussi à Moscou, il est vrai, certain jour, un moyen, héroïque et grandiose, de défense nationale. En 1812, la ville sainte de la Russie était brûlée presque toute entière pour maintenir autour de Napoléon la solitude mortelle des steppes immenses et pour préparer le désert de glaces et de neiges qui devait dévorer son armée.

Ainsi, l'histoire, là-bas, se continue et se renouvelle à travers les siècles, offrant, périodiquement pour ainsi dire, les mêmes spectacles, troublants et douloureux, de sang et de ruines, aux uniques contrastes des causes apparentes, suivant le temps, et de l'alternance des fureurs et des folies, des dévouements et des héroïsmes, soit du côté des vainqueurs, soit du côté des vaincus, qui méritent la commisération, sinon l'admiration.

Marius VACHON.

La consommation du café en France

D'après la *Revue de statistique*, la consommation du café s'est décuplée en France de 1831 à 1901. Elle est passée de 8 millions 230.000 kilos par an, en 1831, à 84 millions 210.000 en 1901.

Il ressort de ces chiffres que, tandis que par habitant, en 1831, la consommation annuelle était de 253 grammes, elle était en 1903 de 2.850 grammes.

D'autre part, l'exportation du café, de France à l'étranger, est passée dans le même laps de temps du 10.000e de l'importation annuelle au 247e, c'est-à-dire qu'elle s'est multipliée par 45 et qu'elle atteignait 31.000 kilos en 1902.

Le commerce du café a donc pris un considérable développement pendant les deux tiers du siècle dernier.

ÉCHOS ET NOUVELLES

UN AIGLE CENTENAIRE

Un aigle, dont les experts évaluent l'âge à plus de cent ans, a été tué à Sedro-Wolley, dans l'Etat de Washington. Cet oiseau, qui appartient à la variété presque complètement disparue de l'aigle américain à tête chauve ou aigle impérial, mesurait 8 pieds et demi (2 m. 60) d'envergure ses yeux avaient plus de trois centimètres de diamètre. Cette énorme bête était de force à emporter facilement un jeune enfant, et on ne comptait plus le nombre de brebis, d'agneaux et de porcs qu'il avait enlevés dans le pays.

AMPUTATION

Un paysan charentais *souffrait d'une fracture* du bras gauche. Il eut le courage de détacher la chair de son « jambonneau » à l'aide d'un couteau de chasse et de scier l'os.

Malgré les soins du médecin, il ne tarda pas à succomber aux suites de cette terrible opération. C'est au village de Raix que le fait s'est passé.

SIMPLE QUESTION

Le pape Gapône a, paraît-il, été vu à Monte-Carlo dans les salles de jeu.

Il aurait même eu la veine de toucher un numéro plein, ce qui n'arrive pas à tout le monde.

C'est un député nationaliste qui a signalé le fait à un journal nationaliste de Paris.

Le député trouve avec raison que le pape n'était pas à sa place.

Qui nous dira maintenant si le législateur était à la sienne ?

VIEUX COGNAC

On a vendu hier, à Paris, la cave de M. Cronier. Avec 4.000 bouteilles environ de vins, cognacs et liqueurs, on a obtenu un produit de 9.428 *francs*. Pour trois bouteilles de vieux cognac de l'année 1..., du cognac remontant, par conséquent, à la Révolution, on a donné 420 francs, soit 140 francs la bouteille.

MARRAINE ET CURE

Une dame Grosjean devait être marraine dans un baptême à Lérouville (Meuse).

Le curé de la commune, l'abbé Trouville, refusa, pour des raisons inconnues, de l'agréer et le baptême fut ajourné.

Grande colère de la dame qui porte l'affaire devant le Conseil d'Etat.

Que va décider le tribunal suprême dans ce conflit baptismal ? Il n'est pas douteux que l'abbé Trouville a gravement offensé la dame Grosjean ! Mais, n'est-il pas le maître absolu de son ostensoir et de son eau bénite ? La loi permet que les mastroquets vendent leur boisson à qui bon leur semble.

POISSONS APPRIVOISES

Peut-on apprivoiser les poissons ?

Ça n'est pas facile, mais c'est possible.

La preuve, c'est qu'un savant naturaliste suisse — tous les naturalistes sont savants — est arrivé à bonne fin.

Chaque matin, pendant cinq mois il se rendit sur les bords du lac de Lugano. Il s'enfonçait dans l'eau jusqu'au cou et restait immobile pendant cinq ou six heures, en tenant dans chaque main un morceau de pain.

Après cinq mois de ces exercices peu hygiéniques, il eut enfin la satisfaction de constater que les poissons du lac s'habituaient à sa présence. Ils venaient grignoter ses morceaux de pain et se laissaient même caresser.

Caresser des poissons, quelle jouissance exquise !

NOS DÉPÊCHES

par Services Télégraphiques et Téléphoniques spéciaux

La REVOLUTION en RUSSIE

L'année qui vient de finir et celle qui commence auront marqué une des pages les plus tragiques et les plus horrifiantes de l'histoire contemporaine.

Le plus vaste pays d'Europe, celui qui eut dû, par le prestige que lui assuraient son étendue, sa richesse et son renom de puissance militaire, occuper une des premières places dans le concert des nations, l'empire russe, sombre dans le sang, la boue et la honte.

Après avoir essuyé au dehors les pires désastres; après avoir ruiné son armée de terre et anéanti sa puissance maritime au cours d'une guerre horrible, le gouvernement russe, impuissant à réfréner la juste colère du peuple victime de l'odieux et vétuste régime administratif et bureaucratique de l'empire, s'est entaché devant l'Histoire de la plus indélébile et de la plus honteuse des tares : la cruauté et le refus d'aider au relèvement matériel et moral d'une race misérable et trop longtemps opprimée.

La guerre civile, qui sévit encore à l'heure actuelle sur toute l'étendue de l'empire russe, achève d'anéantir dans l'horreur des pires carnages les derniers vestiges d'un renom de gloire et de puissance, inexistantes d'ailleurs.

La Russie officielle a mis ainsi à nu ses plaies sociales dont elle demande en vain la guérison au tsar et à ses ministres cruels et féroces.

Et le tsar fut un jour l'homme de la paix !... Cruelle et pitoyable ironie dont le mensonge apparaît plus énorme encore aujourd'hui, dans un affreux décor de sang et de flammes !

Pauvre peuple qui pour avoir osé formuler ses plaintes tombe victime d'une répression barbare et donne au monde le spectacle de la plus sanglante des hécatombes !

Horrible carnage à Moscou

Vingt mille morts. — Bestialité tsariste. — L'héroïque résistance des insurgés noyée dans le sang. — Ouvriers canonnés et brûlés vifs. — Les ravages de l'artillerie. — Frénésie meurtrière. — Des monceaux de cadavres.

Le sang prolétaire et révolutionnaire continue à couler à flots à Moscou, où le gouvernement, décidément maître de la situation, poursuit la répression avec une férocité bestiale. Les derniers quartiers de Moscou, où la résistance des ouvriers cernés de tous côtés se prolonge encore, sont le théâtre d'une atroce boucherie qui suggère le souvenir des derniers jours de la Semaine Sanglante.

D'après le correspondant du « Standard », le chiffre des morts s'élève à VINGT MILLE.

La grève de Moscou meurt dans le sang. Les vaillants lutteurs de cette ville n'ont malheureusement pas été suivis par les masses ouvrières de Pétersbourg et c'est là une des causes de la victoire — et quelle sanglante et honteuse victoire ! — du gouvernement tsariste.

Le gouvernement, par les arrestations en masse auxquelles il avait fait procéder, l'avait décapitée dès le début.

Dans ces conditions, relativement tranquilles sur la capitale, l'autocratie a pu en distraire plusieurs de ses régiments les plus fidèles, et notamment les Semenovsky, et les envoyer de suite contre les Moscovites.

Mais c'est là une victoire éphémère et, entre toutes, sans lendemain. Les procédés de gouvernement d'Attila ou de Gengis-Khan pouvaient réussir il y a mille ou quinze cents ans, personne ne supposera qu'ils suffisent pour gouverner une grande nation moderne, au début du vingtième siècle.

Voici des renseignements sur les derniers actes de cette effroyable tragédie de Moscou :

Un télégramme parvenu dans l'après-midi d'hier annonce que la maison Koupchinski (quartier de Presnia), dans laquelle beaucoup de révolutionnaires s'étaient réfugiés, a été prise d'assaut. Une effroyable canonnade a commencé ensuite. La fabrique de Schmidt, dans laquelle se trouvait le quartier général des révolutionnaires, a été incendiée par l'artillerie, ainsi que les maisons environnantes.

Plusieurs révolutionnaires ont péri dans les flammes.

D'autres maisons ont été également anéanties par le tir de l'artillerie, les révolutionnaires qui les avaient occupées ayant refusé de se rendre.

On a organisé un asile pour les femmes et les enfants restés sans abri qui qui abandonnaient leurs foyers dans la crainte du bombardement.

Des renforts militaires continuent à arriver à Moscou, ville avec laquelle on rétablit les communications par chemins de fer.

Les journaux satiriques de Moscou sont remplis de caricatures qui représentent l'amiral-gouverneur Doubassof naviguant dans une mer de sang.

Les journaux publient de longs récits de témoins oculaires qui dépeignent des scènes horribles boucherie.

Une véritable frénésie semble avoir sévi dans la ville. On parle de soldats, atteints de la manie homicide, qui se tenaient dans les beffrois des églises, afin de fusiller tous ceux qui passaient à portée.

Les révolutionnaires qui restent se sont concentrés sur un seul point dans le quartier Presnaia, où l'on cherchera à les réduire par la famine.

Des soldats ont pénétré hier dans l'appartement d'un médecin qui avait organisé une ambulance et l'ont tué parce qu'il refusait de cesser de soigner les blessés.

Des monceaux de cadavres se trouvent dans plusieurs quartiers ouvriers, tout rouges de sang gelé.

Menaces tsaristes

UNE NOTE OFFICIELLE

Pétersbourg, 2 janvier. — Le gouvernement communique la note suivante :

« Différentes sociétés révolutionnaires déclarent dans les publications à leur service que vu l'insuccès des émeutes organisées par elles elles ont décidé de suspendre leur action pour soulever une insurrection générale au commencement de l'année prochaine.

Ces déclarations téméraires étant de nature à intimider les gens mal informés ou pusillanismes, le gouvernement déclare de son côté être décidé à réprimer énergiquement toute préparation d'émeute et, en cas de soulèvement, à l'écraser par tous les moyens en son pouvoir.

Les habitants de Pétersbourg sont exhortés, si des insurgés s'étaient réfugiés ici après leur défaite à Moscou, à ne pas s'alarmer car aucune explosion révolutionnaire ne pourra éclater à Pétersbourg. »

Le jour de l'An officiel

Réceptions à l'Elysée

Paris, 2 janvier. — Les réceptions officielles du 1er janvier ont eu lieu hier au palais de l'Elysée avec le cérémonial habituel. Elles n'ont différé de celles des années précédentes que sur un seul point : les représentants des différents cultes, qui jusqu'ici étaient admis à se joindre aux délégations des corps constitués reçues par le chef de l'Etat, ne se sont pas présentés à l'Elysée. D'autre part, le cardinal Richard, archevêque de Paris, qui tous les ans se rendait au palais présidentiel la veille du 1er janvier pour saluer le Président de la République et Mme Loubet, s'est abstenu hier de toute visite.

Par contre, les personnes occupant une situation officielle ont tenu à venir en bien plus grand nombre que de coutume, apporter au Président de la République, au moment où va prendre fin sa haute magistrature, le témoignage respectueux de leur dévouement. Il convient, en particulier, de signaler l'empressement des membres du Parlement, qui, malgré la proximité des élections sénatoriales, n'ont pas hésité à quitter leurs départements respectifs pour accompagner les présidents du Sénat et de la Chambre dans leur visite au chef de l'Etat.

Suivant l'ordre réglé par le protocole, la matinée a été tout d'abord consacrée à la réception des ministres, des présidents et des bureaux du Sénat et de la Chambre.

Le corps diplomatique

La réception du corps diplomatique a eu lieu après-midi, dans la grande salle des fêtes. Les ambassadeurs et les ministres plénipotentiaires accrédités auprès du gouvernement de la République, ont été présentés au chef de l'Etat par le comte Tornielli, ambassadeur d'Italie qui déjà, l'an dernier, par suite du rappel du nonce avait, en qualité de doyen du corps diplomatique, fait cette présentation. Le comte Tornielli a prononcé l'allocution suivante :

« Monsieur le Président,

« Le corps diplomatique, en venant vous présenter ses félicitations et ses vœux en ce jour consacré par les usages et la tradition à la manifestation des sentiments de fraternité qui unissent entre elles les nations, ne croit pas accomplir une vaine formalité. Au début de l'année qui s'est achevée, l'humanité tout entière était sous le coup d'émotions douloureuses, mitigées toutefois par la conviction générale que l'action morale en faveur de la solidarité des intérêts essentiels des peuples et de leurs relations pacifiques trouvait en France un concours assuré.

» Le vœu qu'à pareille date nous avons formulé devant vous, Monsieur le Président, s'est accompli. Nous pouvons nous en féliciter, car nous fûmes les témoins de la continuation de cette action *bienfaisante*. Le raffermissement de la vigoureuse puissance de l'opinion publique dominante a permis le développement d'œuvres durables du progrès civil, auquel la France ne peut cesser de contribuer sans manquer à ses plus nobles et plus glorieuses traditions.

» A pareil jour, il y a deux ans, le corps diplomatique a été heureux de vous saluer, en disant que l'année qui finissait léguait la paix internationale à l'année qui commençait. Je puis retenir cette pensée pour y ajouter que ce legs nous paraît bien garanti, puisqu'il est placé sous l'égide d'une grande force morale.

» C'est *dans ces sentiments* que mes illustres collègues et moi nous adressons à la France et à votre personne nos félicitations les plus vives et nos vœux les plus sincères. »

DISCOURS DE M. LOUBET

Le président de la République a répondu en ces termes au comte Tornielli :

« Monsieur l'Ambassadeur,

» Comm vous venez de l'exprimer si éloquemment, c'est avec une satisfaction profonde que nous nous rappelons les vœux par lesquels ici même, l'an dernier à pareille date, nous inaugurions l'année 1905. La paix que nous appelions alors de tous nos désirs a été enfin rétablie. La puissance morale que les idées pacifistes ont acquise dans le monde a eu la plus grande part à cet heureux résultat. Jamais peut-être leur autorité persuasive et bienfaisante ne s'était ainsi manifestée. Il nous est permis de tirer de là les plus favorables présages.

» C'est dans cette pensée que je vous adresse, Messieurs, mes félicitations et mes souhaits sincères. »

M. Loubet s'est ensuite entretenu pendant